Document généré le 25 avr. 2024 06:07

Québec français

Pure fiction ou portrait d'une expérience

André Girard

Numéro 99, automne 1995

URI : https://id.erudit.org/iderudit/44230ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)
1923-5119 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Girard, A. (1995). Pure fiction ou portrait d'une expérience. *Québec français*, (99), 86–88.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1995

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Pure fiction

ou portrait d'une expérience

PAR ANDRÉ GIRARD *

UN ARTICLE SUR L'AN UN DE L'*ENSEMBLE 1* AU COLLÉGIAL ? PAS ÉVIDENT POUR UN TYPE QUI VIENT À PEINE DE DÉBUTER DANS L'ENSEIGNEMENT. IL N'Y A QU'À SONGER À CES DEUX OU TROIS MINUTES PRÉCÉDANT VOTRE PREMIÈRE RENCONTRE AVEC DES ÉTUDIANTS : QUE SUIS-JE VENU FAIRE PAR ICI ? SERAI-JE À LA HAUTEUR, ME PRENDRA-T-ON AU SÉRIEUX ?

La première rencontre, c'était il y a deux ans, et je venais tout juste d'en avoir quarante. Que suis-je venu faire dans cette galère, me répétais-je en jetant un œil de condamné sur la liste d'élèves que venait de me remettre mon coordonnateur. Il faut être un peu fou pour quitter l'univers feutré des bibliothèques universitaires, il faut être cinglé pour nier dix-sept ans de sa vie et plonger tête première dans une classe de cégep.

Pourquoi tout ça ? Tout ça pour quoi ? Pour la littérature, évidemment. Ce qu'elle peut me faire suer, la littérature !

Une analyse littéraire de 750 mots ? Oui, c'est un bel exercice, une gymnastique intellectuelle qui aura toujours le mérite de développer chez l'étudiant l'esprit de synthèse. Maintenant, quel sera le corpus étudié ? Voilà, c'est écrit en toutes lettres : ce sera un survol de la littérature française, de la période médiévale à celle du romantisme.

Étonnant, je me revois à quinze ans. C'était Mai 68, et je ne comprenais pas alors le pourquoi de tous ces pavés dans une si belle ville. À l'époque, à Port-Alfred comme à Montréal, le ciel était bleu, mais d'un bleu ! Pas comme celui d'aujourd'hui, tout délavé, fade et sans espoir, peu importe la latitude. À l'époque, nous allions tous les jours nous recueillir sur les collines de Sparte, de Rome et d'Athènes. Nous étions peu nombreux, c'était le collège classique, c'était le voyage immobile. Nos divins professeurs de français puisaient tout leur savoir dans leur merveilleux *Lagarde et Michard*, et parfois même dans leur *Castex et Surer*, ouvrage un peu plus aride. Bleu méthylène, le ciel, je vous jure. Pas comme aujourd'hui.

À l'époque, le ciel était bleu, mais d'un bleu ! Pas comme celui d'aujourd'hui, tout délavé, fade et sans espoir, peu importe la latitude.

C'EST QUI LE *DRUMMER* ?

Euripide ? Jamais entendu ! C'est qui le drummer ? Y viennent d'Irlande ou d'Australie ? Touchant. Surtout lorsque le grand six pieds vous regarde droit dans les yeux, surtout lorsque le plus-costaud-que-vous porte aussi fièrement sa casquette des *Argonauts* de Toronto. Avouons-le, c'est aussi d'une belle candeur. Et puis, entre nous, une si belle perche tendue au professeur, ça mérite une réponse intelligente.

Je lui ai alors parlé de Jason et de la Toison d'or, d'Euripide, Sénèque et Corneille. Il a ôté sa casquette, l'a regardée comme s'il venait à peine de l'acheter, comme si elle était devenue magique. Une tape sur l'épaule et nous nous sommes mis à rire d'un rire homé-

rique. Ça se passait au printemps 1994, en fin de session, et comme ce rire devait être beau à entendre dans le couloir du cégep.

Bleu méthylène, c'était toute la magie de la littérature.

Bleu méthylène, c'était toute la magie de la littérature. Et pourquoi pas, il me semble que ça pourrait leur faire du bien. Il y a sûrement encore moyen d'y arriver, en cette fin de millénaire. C'est ce que je me suis dit en retournant vers mon bureau avec ma pile de copies à corriger. Je voyais déjà poindre l'**Ensemble 1** à l'horizon. Quels auteurs allais-je mettre au programme ?

FRANÇOIS VILLON ? MAUDIT DÉLINQUANT !

Il avait bien raison, le rasé du fond de la classe, et je lui ai lancé un sourire complice. Il affichait une certaine fierté, aussi. Il venait de prendre conscience que le poète n'avait pas choisi le chemin le plus facile pour plaire à l'institution, à son père et à sa mère. Comme Villon, il dira peut-être dans dix ans : « Eh Dieu ! si j'eusse étudié — Au temps de ma jeunesse folle... » Fierté dans le regard, car il venait surtout de trouver en François Villon un complice, un allié de taille.

Rendre vivante la littérature, car vivante est la littérature ; c'est un peu notre credo. Toucher l'étudiant droit au cœur en lui présentant des auteurs qui sauront l'accrocher, qui sauront le bousculer et provoquer chez lui un questionnement ; gagner l'étudiant à la littérature tout en lui faisant découvrir des auteurs qui lui permettront d'élargir sa vision du monde.

Et c'est ici qu'un jumelage entre Villon et un auteur actuel prend tout son sens. Car si Danièle Salenave nous dit que la littérature, c'est *le don des morts*, il ne faut surtout pas oublier les vivants. Et si ce vivant est un auteur québécois que l'étudiant pourra rencontrer dans un Salon du livre, tant mieux. Nous n'avons pas à avoir honte de nos littéraires ; ils ont droit de cité, ils disent l'Amérique française, et leur œuvre s'inscrit dans LA littérature universelle. Villon est bien mort, mais sa résistance obstinée face à l'institution sera toujours de toutes les époques, et elle touchera toujours l'étudiant du collégial. Cette résistance nous renvoie surtout à la démarche d'auteur de Gabrielle Gourdeau, cette femme qui bouscule, celle que nous devrions tous lire le soir avant d'aller nous coucher.

Ici, pas d'effet de mode. Comme Villon, Gourdeau n'a pas choisi le chemin le plus facile. Elle nous fait mal quelque part, elle heurte nos petites sensibilités, notre rire en devient jaune. S'il n'est pas toujours facile de se faire dire ses quatre vérités, les étudiants, eux, en redemandent. La lucidité aurait-elle une incidence directe sur la couleur du ciel ? Bref, il y a là comme le louable désir d'en savoir un peu plus sur le pourquoi de notre chronique morosité d'adulte. Comprendre pour mieux agir ? Nous flirtons avec la philo.

La lucidité aurait-elle une incidence directe sur la couleur du ciel ?

Concrètement, dans la première moitié de la session, les étudiants ont fait la connaissance de François Villon, ils ont lu ses textes, ils ont expérimenté l'analyse littéraire avec *La ballade des Pendus*. En prime, car c'est ainsi qu'ils l'ont vécu, ils ont lu le recueil de nouvelles de Gabrielle Gourdeau, *La ballade des tendus*, et ils ont eu à en rendre compte.

MONTESQUIEU ? BRILLANT, MAIS JAMAIS CONTENT !

Cette fois-ci, c'était un allumé, ce type de gars qui, lorsqu'il le veut bien, arrive toujours à vous produire une analyse bien structurée, bien ficelée, et sans aucune faute. J'ai repris ses propres paroles : brillant, mais jamais content. Et pourquoi devrait-on se contenter du minimum ? ai-je ajouté en cherchant son regard. Il a levé la tête, comme fouetté par un grand frère qu'il n'a peut-être jamais eu.

Toi, lui ai-je dit, tu es *équipé* pour remettre plein de réalités en question, tu es assez doué pour un jour en arriver à changer le cours des choses. Sache que ce n'est pas donné à tout le monde. À toi de choisir : te contenter du minimum ou vivre ta dissidence avec intensité. Et pour ça, dis-toi bien que la littérature pourra toujours t'aider. Il en est resté bouche-bée.

La littérature pour vaincre les ciels gris, l'apathie et l'indifférence ?

Moralisateur ? Peut-être bien. Et pourquoi pas ! Il y a que si les *Lettres persanes* de Montesquieu en laissent plusieurs indifférents, — entre nous, quelle déception —, elles arrivent par contre à toucher certains étudiants, des filles et des gars comme lui et, malgré leur résistance à l'effort intellectuel, ce sont souvent les plus ouverts d'esprit. Un petit coup de pied quelque part, ça n'a jamais fait mal à personne et on ne sait jamais où cela peut les mener.

Le bonheur, c'est lorsqu'ils viennent vous relancer jusque dans votre petit local de prof. Le bonheur, c'est lorsque ce même étudiant vient vous faire part de sa découverte : un auteur nommé Dany Laferrière. Maintenant, il veut tout lire Laferrière. C'est pas beau, ça ! Car, dans la seconde partie de la session, s'il avait à analyser une lettre de Montesquieu, il devait lire *Chroniques de la dérive douce* de Laferrière et en rendre compte.

L'INTIMITÉ AGISSANTE

En fait, loin de banaliser la littérature, l'idée du jumelage nous permet de lui redonner la place qu'elle mérite dans toute société qui se respecte, soit la première. Car si on affirme souvent que la littérature, c'est le texte avant tout, il ne faut pas oublier que ce sont des hommes et des femmes qui nous parlent. Le jumelage établit des ponts, donne de l'envergure, ouvre des pistes. Et, lorsque l'étudiant se sent interpellé, lorsqu'il développe une certaine intimité avec un auteur donné, nous pouvons lui faire confiance ; c'est un lecteur de gagné. Si l'**Ensemble 1** permet cela, **vive l'Ensemble 1.**

L'idée du jumelage, c'est dire à l'étudiant que la littérature universelle est un creuset merveilleux pour appréhender la vie, c'est dire à l'étudiant que François Villon et Montesquieu lui appartien-

nent tout autant que Gourdeau, Laferrière, Euripide et Neruda ; c'est dire à l'étudiant que, peu importe ce que la vie lui réserve, il n'aura qu'à franchir les portes de la bibliothèque pour retrouver un confident, un maître, un phare, un ami. Car si elle peut parfois nous faire suer, nous, les professeurs qui baignons dedans, la littérature peut encore devenir leur meilleure amie.

La littérature pour vaincre les ciels gris, l'apathie et l'indifférence ? On croit rêver, mais c'est encore possible. Alors, l'orange reprendra sa couleur, la terre pourra se mettre à reverdir, et le ciel redevenir... bleu méthylène.

** Titulaire d'une maîtrise en études littéraires (UQAM, 1994) ; lauréat du Prix Robert-Cliche 1991 pour son roman Deux semaines en septembre ; lauréat du Prix littéraire du CRSBP du Saguenay-Lac-Saint-Jean pour son roman Orchestra ; professeur au Département de langues et littérature, Cégep de Chicoutimi.*

BIBLIOGRAPHIE

GOURDEAU, Gabrielle, *La ballade des tendus : petites chroniques nord-américaines*, Montréal, VLB, 1991, 104 p.

LAFFERRIÈRE, Dany, *Chroniques de la dérive douce*, Montréal, VLB, 1994, 136 p.

MASSON, Nicole, *Panorama de la littérature française*, Alleur, Marabout, 1990, 542 p.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*, édition établie et présentée par Jean Starobinski, Paris, Gallimard, 1993, 463 p.

SALENAVE, Danièle, *Le don des morts : sur la littérature*, Paris, Gallimard, 1991, 189 p.

VILLON, François, *Œuvres poétiques*, texte établi et annoté par André Mary ; chronologie, préf. et index par Daniel Poirion, Paris, Garnier-Flammarion, 1965, 190 p.